

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 42 (1913)

Heft: 18

Rubrik: Échos de la presse

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ces supplications des petits, car, dit un psaume, le Tout-Puissant ne refusera aucun bien à ceux qui marchent dans l'innocence.

M. l'Inspecteur joint ses recommandations à celles de M. le Préfet. Un éducateur, dit-il, ne saurait se désintéresser de la question antialcoolique. Dorénavant chaque maître aura, comme cela existait il y a quelques années, un cahier spécial réservé à l'enseignement antialcoolique, qui aura lieu une demi-heure par semaine. L'enseignement occasionnel ne convient qu'à quelques maîtres habiles à profiter de toutes les occasions pour flétrir la vie d'auberge. Le corps enseignant est prié de puiser dans nos manuels les éléments dont il a besoin pour donner cet enseignement. Le calcul peut nous fournir des problèmes relatifs à l'économie. Au cours de perfectionnement, il faut continuer le combat ; on aura recours à des lectures et à des rédactions. On donnera de bons conseils. Agissons par l'idée, c'est l'idée qui mène le monde. Jetons les bons conseils à poignées. M. le Prieur prie qu'on fasse non seulement voir la laideur du mal, mais la beauté de la vertu, non seulement les maux auxquels le buveur se condamne, mais aussi les joies que procure la sobriété. Il conseille qu'on habitue l'enfant au renoncement. Il est salubre de se priver de choses permises, afin d'être en mesure de renoncer à ce qui est défendu.

J. PLANCHEREL.



ÉCHOS DE LA PRESSE

Sur la Tempérance... — « A côté de l'intempérance banale, qui est de tous les temps, notre époque connaît une forme d'intempérance... susceptible de conduire aux plus avilissantes déchéances : alcoolisme, caféisme, théisme, tabacisme, morphinomanie, abus du travail nocturne, etc. Et qu'on ne soupçonne pas dans ce tableau l'effet imaginaire d'un pessimisme systématique. Le surmenage des civilisés se traduit dans l'ordre des faits les plus concrets par deux grandes réalités sociales : l'accroissement constant du nombre des aliénés et l'accroissement plus rapide encore du chiffre des anormaux. On compte dans les asiles de France plus de 80,000 fous, auxquels il faut ajouter les centaines de milliers de déséquilibrés non dangereux, de neurasthéniques, de monomanes, d'agités, de lypémanes, que leur manie inoffensive ne permet pas d'enfermer. Quant à l'enfance, on évalue à 1,350,000 le nombre des simples arriérés et à 300,000 celui des anormaux proprement dits. Ainsi, le problème de la tempérance prend aux yeux du moraliste moderne les proportions d'un problème social extraordinairement grave. On est même en droit de se demander s'il n'y a pas aujourd'hui des formes collectives d'intempérance et par suite des sociétés véritablement surmenées. Déjà l'on a vu disparaître des races entières, incapables de s'adapter au milieu nouveau créé par la civilisation : Fuégiens, Peaux-Rouges, Polynésiens. Or, il est notoire que l'intempérance physiologique, alcoolisme et maladies honteuses, a joué un rôle désastreux dans cette dégénérescence ethnique. Mais en considérant même les

nations les plus civilisées, on peut se demander si quelques-unes ne présentent pas des signes non équivoques d'usure. A cet égard, la population de l'Amérique du Nord, en apparence si énergique, si bien adaptée aux exigences de la vie intense, pourrait bien offrir un symptôme significatif de ce que nous avançons. On remarque en effet la disparition presque complète de la plupart des familles issues des premiers occupants. Il n'est pas rare même de constater entre trois générations successives dont les représentants sont encore vivants, la trace visible de cette décadence : le grand-père, c'est le *farmer* à la carrure athlétique, au teint rubicond, taillé pour la lutte à outrance. Le père, c'est déjà le gentleman affiné par la vie urbaine, grand brasseur d'affaires, mais, à 50 ans, neurasthénique. Quant au petit-fils, c'est bien souvent un adolescent fluet, inapte à la lutte, plus pressé de jouir que de créer. Si l'Amérique du Nord demeure, aujourd'hui encore, le formidable foyer d'activité que l'on sait, la cause en est à l'immigration qui renouvelle, rajeunit et assainit sans cesse ses réserves d'énergie... » De la *Revue pédagogique*. Qu'on veuille bien méditer ces quelques constatations et en tirer les conséquences pédagogiques qu'elles comportent, ainsi que la responsabilité qui incombe à l'école et aux éducateurs dans la solution chrétienne du problème de la « tempérance », au sens large du mot. Car, ainsi que le faisait remarquer M. le Recteur Jaccoud dans son rapport de fin d'année, les vertus cardinales de justice, de force, de tempérance peuvent fort bien former le cadre d'une théorie de l'éducation morale.

* * *

Que savent les Français de vingt ans ? — Dans la *Revue hebdomadaire* (20 septembre), le capitaine Charlot nous donne le résultat des examens que l'on fait passer aux conscrits à leur arrivée au corps. Il faut avouer qu'ils sont navrants. Voici quelques exemples :

« Dès l'incorporation, un bref interrogatoire permet rapidement de constater la proportion d'illettrés, ne sachant ni lire ni écrire ; celle-ci est relativement minime. Mais ce chiffre ne dit pas que le nombre des « lettrés » comprend néanmoins une forte catégorie de soldats écrivant le français de la sorte : *On monte à cheval, mes voillas comme vous le savez sa mégaine beaucoup raporte à mons nhernis... ;* ou bien encore : *Il sabille il blie sont lie il lavent il done un coute brosse à set soulié... ; à l'insrusion a magant aux ba est fair deux mi dourre à droite est à gauche... Ne faut-il pas, pour comprendre ces lignes, être prévenu d'avance qu'il s'agit de la toilette et de l'instruction du conscrit ? Et encore, ces fragments ont une physionomie française, cependant qu'en lisant la phrase suivante d'un petit Breton, nous demeurons incertains de déchiffrer du volapük ou de l'espéranto : *Haut napat misaire haurégimont... »**

Mais il y a plus encore ! S'il est un mot qui fut répété en France, c'est bien celui de l'Alsace ! Or la génération actuellement sous les drapeaux compte un nombre trop grand de jeunes gens qui l'écrivent indifféremment : l'Ixase, l'Alasse, l'Azaae, la Zaze, Lalsasa, La Caze !

Les connaissances historiques des conscrits sont fabuleuses et tiennent du mythe. Leurs connaissances géographiques sont aussi étonnantes.

« Les feuillets traitant ces questions décèlent également à quel point

les noms de villes, de fleuves, de montagnes se sont embrouillés dans les mémoires des jeunes conscrits depuis leur sortie de l'école. On y découvre les plus étonnantes réponses. La France se trouve successivement baignée par la mer Gaspienne (*sic*), l'océan Pacifique, la mer Rouge, la mer Noire et la mer du Sud ! Les plus grandes villes de notre pays sont Paris, Montfort et Vitré pour des Bretons ; Levallois-Perret, Boulogne et Neuilly pour un rural en garnison à Courbevoie, encore étourdi de son voyage, et qui s'est trouvé tout émerveillé par cette banlieue ouest.

Le Rhin, la Marne sont souvent cités parmi les fleuves les plus importants de notre pays et voici un de ces braves garçons qui, sans doute pour rafraîchir le mot célèbre : « Il n'y a plus de Pyrénées », se borne à transplanter cette chaîne montagneuse entre la France et l'Italie ! »

Les données sur l'organisation politique de notre pays participent de cette incertitude. Cependant une seule chose paraît familière aux conscrits : l'élection des maires et des conseils municipaux. Ils ne se trompent jamais à ce sujet.

« Par contre, les données d'ordre général ne les touchent point. Evidemment, ils ont retenu de suite que le capitaine est leur chef direct ; mais si on leur demande, avant tout entretien sur ce sujet, quel est le chef de l'armée, ils citent les fonctionnaires les plus invraisemblables. L'un dira que *le chef de l'armée française est le plus ancien*, alors que son voisin, prudemment, répond que *c'est le gouvernement* ; les plus finauds retiennent le nom du ministre en exercice ; il y a deux ans, pour eux, le chef de l'armée était M. Messimy ou même pour quelques-uns *le général Messimy* ; puis ce fut *le général Millerand*, mais, fait caractéristique pas un seul n'a répondu que le président de la République commande aux forces de terre et de mer. »

« Assurément il faudrait être un subtil psychologue pour tirer de ces quelques milliers de compositions les enseignements qu'elles comportent. Mais tout au moins il n'est pas besoin d'une profonde psychologie pour connaître la faible valeur efficiente des méthodes scolaires auxquelles furent soumis nos conscrits il y a une douzaine d'années. »

* * *

« Les élèves de l'école de la rue des Poissonniers passaient, l'autre semaine, les redoutables épreuves du certificat d'études. Vient une fillette de douze ans, un peu pâle — émotion et fatigue — ; l'examineur pose à la petite faubourienne la question suivante :

— Quelle différence faites-vous entre un homme politique et un législateur ? (De l'*Opinion*.)

* * *

La tâche éducative. — M. Georges Fonsegrive la décrit en ces termes, à l'occasion de l'apparition des deux suggestifs et ravissants volumes de l'abbé Klein, *Mon filleul au Jardin d'Enfants* :

« Les enfants ne doivent pas imiter seulement leurs pères ni leurs maîtres, ni reproduire leur vie, mettre les pas dans les pas, car si la vie des enfants ne faisait que répéter celle de ceux qui ont vécu avant eux,

à quoi bon ces vies qui n'ajouteraient rien à l'histoire du monde, qui, différentes uniquement par le temps, n'apporteraient avec elles aucune invention ni aucune nouveauté ? Mais les enfants ne doivent pas plus s'opposer à leurs pères. Ils doivent en être différents mais, aussi les continuer. C'est pour cela que l'enseignement, que l'éducation sont nécessaires. La génération en pleine maturité doit apprendre à la génération qui monte non pas à imiter et à répéter le passé, mais à maintenir, à prolonger, à continuer le cours de la vie.

Ce que les parents doivent apprendre aux enfants, c'est non pas leur vie, à eux, mais la vie ; et par conséquent les parents doivent non pas modeler sur eux-mêmes leurs enfants, mais au contraire adapter leur enseignement à ce qu'exige la vie des enfants. Et la parole sans doute sera encore l'instrument de l'enseignement, de l'éducation, mais elle ne sera qu'un instrument. Le moyen ne risquera pas de se transformer en but. Et les parents et les maîtres se sentiront au service des enfants. C'est pour l'avenir que travaillera, ainsi qu'il est juste, ce qui est déjà le passé. Ce qui épargnera à l'avenir d'avoir à faire des révolutions.

La parole sera ainsi ramenée à son véritable rôle. La parole signifie les dons et les qualités des choses, elle ne crée ni ces choses ni leurs qualités. La formule en elle-même et par elle n'est que de l'air agité. Il faut sous les mots des choses, et, sous les formules, la vie. Montaigne, Fénelon, avaient eu chez nous une vue assez nette de cette vérité. Rousseau la développa avec éloquence en y mêlant beaucoup de fumées et de chimères. Mais c'est Frœbel qui a su le mieux faire voir comment on pouvait réaliser une éducation, une instruction qui eussent pour but non pas d'apprendre à l'enfant à parler, mais de lui apprendre à vivre.

C'est pour cela que Frœbel fonda les *jardins d'enfants*. On se trompe quand on croit que dans ces *jardins* on apprend à l'enfant à jardiner. Il y a bien sans doute un petit jardin pour chaque enfant. Mais ce n'est pas l'enfant qui cultive, c'est lui qui est cultivé et qui se cultive en semant et en arrosant quelques fleurs ou quelques plantes. Le jardin, c'est la réunion des enfants ; les plantes, ce sont les enfants ; et la maîtresse, c'est la *jardinière*.

Que veulent dire ces métaphores ? Simplement que l'enfant doit être traité non pas comme un perroquet que l'on serine, mais comme une plante que l'on cultive. Il faut laisser chaque plante se développer, chacune selon son espèce, chacune selon ses tendances propres, le jardinier ne doit intervenir que pour fournir à la plante son aliment, que pour la débarrasser des parasites qui risquent de l'affaiblir, des branches gourmandes qui diminuent sa force intérieure. Il faut respecter l'originalité intime de chaque âme, de chaque vie, n'agir sur l'enfant qu'en se soumettant à la loi même de son développement et, avant de retrancher, favoriser le développement de la vie, comme un jardinier qui, se conformant aux conseils de l'Évangile, au lieu d'arracher les herbes mauvaises, s'attacherait à renforcer les bonnes plantes afin que celles-ci puissent triompher... »

E. DÉVAUD.